
LE

DJEBEL CHECHAR

(Suite. — Voir le n° 127)

Ainsi commença le moyen âge dans le Djebel Chechar ; car le phénomène que nous venons de signaler, en commentant la double tradition des Nememcha et des Beni Barbar, se reproduisit dans les vallées de l'Oued Ferrouj, de l'Oued Djellal et de l'Oued El Arab. A peine convertis par les premiers prédicateurs de l'islam et accrus d'un élément romain qui se confondit avec eux, les Zenata du Chechar se subdivisèrent, quelquefois réunis par une main puissante et entraînés dans des expéditions lointaines, mais le plus souvent partagés en ligues dont l'effet se fait encore sentir. Ibn Khaldoun a raconté comment la tribu des Zenata tout entière défit les troupes d'Hassan ben Nôman, puis fut vaincue à son tour ; comment ensuite ces mêmes Zenata, sous la conduite de leurs propres chefs devenus musulmans, partirent à la conquête du Magreb, de l'Espagne, et défirent les Goths à la bataille de Xérès ; comment ils s'affranchirent des gouverneurs arabes, puis luttèrent, sous la conduite d'Abou Yezid, contre la tribu rivale des *Sanhadja*. Nos Chawi durent prendre part à tous ces mouvements. Mais ce n'est pas ici le lieu de retracer ces grands tableaux ; j'exposerai de préférence ce que la tradition locale nous a conservé de l'histoire intérieure du Chechar jusqu'à nos jours.

Aussi loin que les souvenirs des Zenata du Chechar puissent

remonter dans le moyen-âge, ils se présentent comme partagés en quatre groupes :

1° Les Beni Barbar, qui occupent encore l'Oued Bedjer, de Zawia à Ciar. Ils se subdivisent en fractions qui ne sont pas toutes restées dans le Chechar ; ces fractions se nomment :

Aït Temelal,	Aït Rejemis,	<i>Inoublen</i> ,
Aït Braham,	Aït Nïoun,	Aït Oussaït,
Aït Boukra,	Aït Sebaha,	Zouara,
Aït Feurchan,	Aït Ahmed,	Oulad Ahmed.
	Aït Bessan,	

Le premier groupe porte le nom collectif de *Lammeth* ; le second, celui de *Alalla*. Le nom des *Inoublen*, évidemment dérivé du latin *nobiles*, est particulièrement remarquable.

2° Les Oulad Sultan, qui occupent la partie septentrionale du Chechar et se subdivisent en Mâafa, Achèche, Tifoura. Leur village principal est Taberdega, qui appartient surtout aux Mâafa.

3° Les Nememcha, complètement expulsés du Chechar, aujourd'hui, et devenus nomades, tribu redoutable qui comprend trois grandes fractions : les Oulad Rechèche, les Brarcha et les Alaouna.

4° Les Oulad Khiar, expulsés comme les Nememcha, et fixés actuellement dans le cercle de Souk-Ahras.

Le gros village des Nememcha était, comme nous l'avons dit, sur la montagne de Târit. Les Beni Barbar avaient pour centre Tizigrarine. Les Mâafa occupaient une *guelâa* dont on voit encore les restes près du village de Djellal ; elle est bâtie sur un rocher dont trois faces sont abruptes. Quant aux Oulad Khiar, nous avons vainement cherché leur centre primitif. Ces quatre groupes parlent encore le même dialecte.

Il était nécessaire que la guerre éclatât promptement entre eux. Outre l'absence de gouvernement réel, qui favorisait les ambitions personnelles, il s'était produit, dès le lendemain de l'invasion arabe, un phénomène qui règle encore les relations des

tribus dans le Chechar aussi bien que dans l'Aurès et l'Ahmar-Khaddou.

Le pays est pauvre, menacé de sécheresses redoutables. Pendant l'occupation romaine, les eaux avaient été certainement ménagées avec soin, et le commerce de l'huile permettait d'acheter des réserves de blé en prévision des années mauvaises; en outre, les municipalités romaines prenaient à l'avance les mesures nécessaires. Les habitants étaient alors sédentaires. Quand tout commerce et toute autorité eurent disparu, quand les saguias mal entretenues tarirent, quand les olives non exportées devinrent inutiles, quand on ne sut plus même où acheter du blé, il fallut se créer des ressources nouvelles. On se tourna vers l'élevé du bétail, des chèvres principalement, et le Berbère devint pasteur, *chawi*. Les enfants commencèrent à pousser le maigre troupeau de çà et de là aux environs de la *quelâa*, sous le regard des hommes toujours armés. Mille querelles éclatèrent dès ce jour. Encore aujourd'hui, quand la pluie manque, les indigènes se portent comme un flot vers les derniers pâturages. Que penser de cette époque où la terre, redevenue libre, semblait être à tous?

La lutte fratricide eut pour premier résultat l'expulsion des Nememcha. Ils durent quitter leur montagne de Tarit, et, remontant vers le nord, passèrent sur le Mehmel. De là ils se répandirent sur le grand plateau qui porte leur nom et descendirent jusqu'à Négrin. Ils vécurent dès lors de la vie à la fois errante et régulière à laquelle nous assistons, ensemençant dans le nord, faisant paître dans le sud, échangeant du blé contre des dattes dans les oasis de Ferkan et de Négrin, guerriers, robustes, multipliant sans cesse et toujours prêts à déborder. Ils ont gardé une haine profonde aux Oulad-Khiar et aux Beni-Barbar; nous verrons par la suite les conséquences de cette inimitié.

Les Beni-Barbar, les Oulad-Sultan et les Oulad-Khiar continuèrent de se combattre après le départ des Nememcha; mais les mêmes causes qui déchaînaient la guerre dans le Chechar mettaient les armes à la main de tous les autres Berbères de l'Ahmar-Khaddou et de l'Aurès. Il en résulta bientôt d'un bout à l'autre de ces montagnes un système d'alliance tellement vivace, que

les rôles sont encore distribués d'avance pour la guerre civile qui déchirerait toutes ces tribus, si notre gouvernement, égal, comme celui de Rome, pour tous, était brusquement supprimé.

En principe, ce ne sont pas des questions de race qui ont déterminé la formation de ces ligues. Les indigènes disent eux-mêmes, d'une manière énergique, que le maître de chacun est son moulin. Les besoins matériels ont armé des frères contre des frères. Par exemple, les Beni-Barbar et les Oulad-Sultan, qui sont Zenata du Chechar, ont commencé de se combattre à propos de pâturages et sont restés ennemis mortels. Cependant il est très-remarquable que ces mêmes Beni-Barbar, désignant leurs amis en général, disent : « Nous pouvions compter sur toutes les tribus qui se nomment *Beni* : les Beni-Meloul, les Beni-bou-Sliman, les Beni-Oudjana. » On a déjà noté que ce terme *Beni* semble désigner exclusivement les tribus d'origine berbère. On doit en restreindre le sens, car certainement les Abdi, qui sont dits Oulad et non Beni, sont des Berbères. Il se pourrait que le mot Beni s'appliquât spécialement aux tribus d'origine zenatienne. Dans ce cas, les Beni Barbar alliés à tous les *Beni* auraient fait partie d'une confédération dans laquelle dominait l'élément zenata, tandis que leurs adversaires du Chechar, Oulad Sultan et Nememcha, seraient allés chercher des appuis en dehors parmi les tribus étrangères.

Ce que nous disons de la race peut s'appliquer à la langue. Il est constant que les Beni Barbar, les Oulad Khiair, les Oulad Sultan, les Nememcha, parlent le même dialecte. Ils se sont combattus avec acharnement; toutefois nous remarquons que le dialecte des Beni Oudjana, des Beni bou Sliman et des Beni Meloul se rapproche de celui des Beni Barbar. La similitude de langue aussi bien que l'affinité de race a donc joué un certain rôle dans la formation de ces confédérations du moyen-âge; mais, je le répète, on ne peut s'aventurer dans ces sortes de conjectures qu'avec la plus grande réserve. Le temps, les besoins, les mille accidents de la vie demi-barbare ont eu la plus grande part dans les alliances et les combats de cette époque. Voici la double liste des alliés réciproquement ennemis dans le Chechar et la région environnante :

Beni Barbar,	Nememcha,
Oulad Khiar,	Oulad Sultan du Chechar,
Beni Melloul,	Amamra,
Harakta,	Mtalla,
Hamencha,	Oulad Rahman,
Amama,	Seguia,
Oulad Mansour,	Bou Adidja de Khenga,
Frachich.	Badich de Zriba,
	Kouinin et Sgoum du Souf.

Ces hostilités étaient combinées de telle sorte que chaque tribu fût entourée d'ennemis. Il en résultait un équilibre. Par exemple, si les Nememcha faisaient appel aux Amamra, ces derniers étaient empêchés immédiatement par les Harakta leurs voisins ; et si les Harakta se portaient au secours des Beni Barbar, les Amamra leur barraient la route. Victorieuse d'un côté, une tribu était battue de l'autre. Nous avons déjà fait remarquer cette répartition égale de forces contraires en traitant de l'Oued-Abdi.

Les Nememcha, expulsés de la vallée de l'Oued-Bedjer, trouvèrent donc des alliés tout prêts contre les Beni Barbar et les Oulad Khiar dans le groupe des Oulad Sultan (*Maafa, Achèche, Tifoura*). D'autre part, les Beni Barbar appelèrent les Beni Melloul à leur aide. Ces guerres, qui consistaient en courses et en surprises, sont l'âge héroïque des Nememcha. Nous avons, disent-ils, les Amamra pour boulevard et les Beni Barbar pour grenier. Dans le cœur du Chechar, les Oulad Khiar semblent avoir eu un instant la prééminence ; mais soit que leur condition fût devenue trop dure, soit qu'ils aient subi plusieurs années de sécheresse, ils résolurent d'émigrer en masse et se transportèrent près de leurs amis les Hamencha, au nord-est de Souk-Ahras, où ils résident encore aujourd'hui. Les Oulad Sultan et les Beni Barbar restèrent seuls dans le Chechar. C'est alors qu'une faible émigration, partie de Fez, se glissa dans la petite vallée de l'Oued-Djellal et s'y établit. Ces nouveaux venus sont les Oulad Omran, Cheurfa ; ils s'allièrent tantôt aux Oulad Sultan, tantôt aux Beni Barbar.

Est-ce à dire qu'aucun gouvernement n'ait tenté d'établir

l'ordre dans cette région ? Indépendamment de l'histoire, les indigènes portent jusqu'à sept le nombre des dominations qui se succédèrent dans le Chechar. Celle des Oulad Khiaïr aurait été la dernière. Le gouvernement des Hafsites de Tunis y a laissé quelques souvenirs personnifiés dans la domination des Chabbia, tribu de l'est, dont l'ancêtre était un certain Abd es Semed. Ces Chabbia furent maîtres un instant de tout le plateau des Nememcha et du Djebel Chechar. C'étaient de vaillants guerriers, vêtus de l'abbaya. Ils ont disparu, ne laissant derrière eux que les débris d'une de leurs fractions maraboutiques, appelée encore Chabbia et groupée autour de la zawia des Beni-Barbar.

Les seuls hommes qui aient tenté sincèrement et parfois avec succès de modérer les meurtres et les pillages dans le Chechar, appartiennent à une classe, méprisée ou honorée à l'extrême, suivant les temps, dont on ne saurait méconnaître les anciens services. Ce sont des marabouts, appelés Souïas dans l'Oued Bedjer et chez les Maafa. Leur ancêtre, Abd El-Hamid Saïri, vint du Sous dans la maigre vallée de l'Oued Ferroudj, qui appartenait alors aux Beni-Barbar. Son fils, Embarek ben Saïd, ses petits-fils, Sidi Belkassem ben Youcef, Si Mohammed Si Ali, Si Mohammed Si Abdallah, passèrent dans la vallée de l'Oued Djellal, dans celle de l'Oued Bedjer et chez les Oulad Sultan. Leur rôle fut de s'interposer entre les Oulad Sultan, les Beni-Barbar et les Nememcha : ils arrangeaient les différends, ils faisaient enterrer les morts ; eux-mêmes ne combattaient pas, mais passaient presque tout leur temps en pratiques religieuses. Ils vivaient de leur travail et surtout des aumônes que les villages leur payaient en échange de leur bénédiction. Ils instruisaient aussi les enfants dans la lecture du Coran et leur donnaient, sous forme religieuse, quelques principes de morale. Eux seuls enseignaient que le meurtre est un crime et le vol un délit. On imagine à peine la barbarie dans laquelle ces populations étaient plongées ; aujourd'hui même, le métier de voleur de nuit, à main armée, est honorable dans le Chechar comme ailleurs. Enfin les Souïas tenaient des registres et établissaient une apparence d'ordre dans les transactions des Berbères et surtout dans leurs mariages. Avant eux, les ventes et les achats n'avaient pas

d'autres garanties que le souvenir toujours vague des anciens devant lesquels on les avait conclus. Quant au mariage, il consistait dans la remise d'une faible somme et de quelques chèvres au père ou au mari de la femme ; des anciens étaient témoins ; mais aucune pièce écrite ne constatait cette sorte d'union, aucune consécration religieuse n'y était attachée, et les femmes étaient échangées comme des bêtes de somme avec une facilité, une promiscuité révoltante. Grâce aux Souïas, le mariage devint un acte légal. Ils prononcèrent, en présence des parties et des témoins, les paroles sacrées du Coran ; ils apprirent aux Chawî que la loi religieuse mettait un frein aux caprices brutaux de l'homme. Il est vrai que la règle islamique est elle-même bien imparfaite et que, dans la pratique, ces *tolba* qui recevaient de l'argent pour écrire les actes de mariage et de divorce, gagnaient d'autant plus qu'ils mariaient et démariaient davantage ; mais ces imperfections n'empêchèrent pas que la condition de la femme fût, grâce à eux, sensiblement améliorée.

On ne saurait omettre non plus leur influence dans chaque délibération des assemblées de village en matière d'injures, de coups, de vols et d'homicides. Il est peu probable qu'ils tinssent registre de coutumes ; mais on faisait appel à leur souvenir, car ils assistaient à toutes les réunions. Je n'insisterai pas sur les coutumes du Chechar, analogues à celles de l'Oued Abdi. L'assemblée des anciens était maîtresse souveraine dans chaque village : elle jugeait en dernier ressort et exécutait elle-même ses décisions. Le voleur était tenu de lui offrir une *diffa*, après avoir restitué la chose volée ; les anciens prélevaient une forte amende dans le cas de coups et blessures ; enfin c'étaient eux-mêmes qui ravageaient les biens du meurtrier. Ce dernier s'exilait deux ans, puis revenait s'offrir aux parents de la victime, portant une certaine somme d'argent sur la tête. Il s'inclinait devant eux et leur disait : « Prenez ma tête. » Le plus souvent on prenait l'argent.

Le rôle des Souïas (1) est terminé depuis que nous avons établi la paix et soumis les indigènes au cadî musulman. Presque tous

(1) Il faut lire *Souïar* et non *Souïas*. C'est de ce nom qu'est dérivé celui de l'oasis de Ciar.

sont misérables ; mais ils jouissent encore d'une certaine considération, et, dispersés parmi les Beni-Barbar, les Oulad Sultan, les Oulad Omran, ils relient en quelque sorte ces groupes autrefois hostiles par des liens invisibles. Ils occupent une dizaine de maisons dans le village d'El-Amra, chez les Beni-Barbar ; quatre maisons à Taberdega, chez les Maafa ; trois à Djellal, chez les Oulad Omran. On en trouve à Tboïou Ahmed. D'autres sont mêlés aux Maafa de l'Oued Nini et de Aïn Sedjera. Ils possèdent une grande tente dans la Chebka des Sellaoua, à Temlouka. Enfin deux Souïas, deux frères, habitent Tébessa.

Cet exposé général des partis et des luttes dans le Djebel Chechar nous permet d'aborder l'étude de chaque peuplade en particulier. J'ai recueilli les renseignements qui vont suivre, comme ceux qui précèdent, de la bouche des indigènes. Ils sont plus ou moins complets, suivant l'intelligence et la complaisance de mes témoins ; mais je les ai contrôlés plusieurs fois, et j'en puis garantir l'exactitude.

Les Beni-Barbar

Revenons au moment où les Beni-Barbar abandonnèrent Tizigrarine l'ancien pour s'établir sur le nouveau Tizigrarine, et luttèrent contre les Romains de Countro. Et d'abord, comment expliquer que cette fraction zénatienne soit seule désignée par ce nom : Beni-Barbar ? Ce n'est pas le lieu de rechercher des parentés lointaines entre nos Beni-Barbar et les Berber du Maroc ou les Barabra de la Haute-Égypte. Il suffit de constater que le nom est évidemment très-ancien. Nous pensons qu'on en doit rechercher l'origine à l'époque de l'occupation romaine. Les Romains désignaient les indigènes par le nom collectif de *Mauri* ou *Barbari*. On peut admettre que la fraction qui habitait l'Oued Bedjer a retenu de préférence cette dénomination à cause de l'opposition déjà signalée entre elle et les colons romains qu'elle s'est assimilés. Le même phénomène s'est produit en France, où le nom de Normands, d'un usage très-général au moyen-âge, s'est localisé dans notre Normandie. Les Berbères de l'Oued

Bedjer se hâtent de se dire Zenata, lorsqu'on les interroge de plus près ; il est même très-probable que, dans l'antiquité, ils se distinguaient des autres membres de la grande famille berbère par ce nom de Zenata ; mais les Romains ne prenaient pas garde à cette distinction. Ils appliquaient le nom collectif de la race aux indigènes de l'Oued Bedjer, et ces derniers n'ont fait aucune difficulté pour se l'approprier.

Le rocher du nouveau Tizigrarine sur lequel ils s'établirent peut-être depuis le VIII^e siècle, mérite une description spéciale. Il est le type des Guelaâ du Djebel Chechar qui, bâties suivant la nature du sol, diffèrent des villages des Oulad Abdi et des Oulad Daoud, aussi bien que de la Mestaoua, du Djaafa et de la Guelaâ des Oulad bou Ralem.

Le Djaafa, qui est l'Aurès des anciens, la Mestaoua, qui s'élève comme une colonne tronquée au-dessus de la plaine de Zana, enfin la Guelaâ ou Kala des Oulad bou Ralem en Tunisie, sont des montagnes isolées, terminées par des plateaux en forme de table. Ces plateaux sont très-faciles à défendre, étant entourés de falaises abruptes. On y trouve des sources ou des puits ; une tribu entière peut s'y tenir à l'aise. Ce sont des places de refuge, utiles dans les temps de révolte générale. On y trouve souvent un village, un large emplacement pour les troupeaux. Un seul passage y donne accès, facile à boucher et à défendre. La Guelaâ de l'Aurès (Djaafa) a été prise et détruite par Solomon ; nous avons ruiné la Mestaoua ; la Kala des Oulad bou Ralem sert encore de retraite à tous les mécontents d'alentour. J'ai visité en détail la Mestaoua, le Djaafa, et vu d'assez près la Kala des Oulad bou Ralem. Ces trois montagnes ont la même forme et la même destination historique. — Les villages des Oulad Daoud et des Oulad Abdi sont bâtis sur des pitons et affectent une forme circulaire. Ils sont bien situés, mais on ne saurait les comparer à ces grandes forteresses nationales que nous venons de décrire. Ce sont de petits magasins qui se protègent mutuellement par leur proximité. Le pays ne permettait pas une meilleure défense aux indigènes ; car la montagne, qui suit le cours de l'Oued Abdi et de l'Oued el Abiod, n'est découpée qu'à mi-hauteur en mamelons distincts. — Le Djebel Chechar nous offre une forme inter-

médiaire. Je ne saurais trop insister sur l'action des eaux dans les strates calcaires dont il se compose : il en est résulté des blocs énormes séparés du reste de la montagne, de beaucoup moins élevés que le Djaafa, mais presque aussi difficiles d'accès. On ne monte au village qu'ils supportent que par un seul passage ; leurs flancs sont exactement perpendiculaires ; mais au lieu d'une tribu, ils ne peuvent recevoir qu'une fraction, et un troupeau nombreux y serait mal à l'aise.

Le nouveau Tizigrarine, cette très-ancienne Guelâa de l'Oued Bedjer, est encore habité, tandis que Countro et Thakelèt-Alem-mouch sont abandonnés depuis longtemps. La construction des demeures et les mœurs des derniers habitants qui l'occupent nous rendent sensible la vie des Berbers au moyen-âge. Il offre de loin l'aspect d'une grosse roche dentelée, inabordable. On la contourne en venant d'El-Amra, et l'on y découvre du côté de l'ouest une fissure dans laquelle les Berbers s'engagent avec leurs mulets le long d'une sorte d'escalier poli et dangereux. Cet escalier aboutit à une porte. On s'avance ensuite dans un couloir étroit surplombé de hauts rochers perpendiculaires, puis on débouche sur une petite place aérienne entourée de masures et bordée de grosses pierres qui forment parapet. Le seule vue du bord de ce parapet donne le vertige. On peut monter encore plus haut au-dessus de deux pointes de rochers qui dominant la place. Le petit chemin s'aventure sur le toit des maisons, sur le bord de l'abîme, sur des pierres extérieures au roc et supportées par des perches. Partout, dans les coins les moins accessibles, on voit des maisons suspendues comme des nids d'hirondelles ; presque toutes sont bâties dans les cannelures de la roche, ou mieux elles consistent dans l'intérieur même des cannelures revêtues de petits murs. Les habitants ont enfoncé des perches dans les fissures qui séparent les strates, ils ont étendu des bâtons en travers sur ces perches et les ont recouverts de grosses pierres. Voilà l'escalier extérieur qui serpente en dehors du rocher et sur lequel femmes, enfants, animaux marchent sans crainte. Une portion de strie sert de grenier, une autre d'écurie, une autre de chambre ; une centaine d'habitants vivent dans ces singulières demeures. Tizigrarine n'a ni source ni puits ;

les femmes doivent descendre tous les jours à quatre kilomètres de là jusqu'à la rivière, pour remplir leurs outres, et tous les soirs aussi on ramène les chèvres, les ânes et les mulets dans la Guelâa; mais quelle sécurité, et comme les gens de Tizigrarine défilent toutes les forces humaines dans les temps barbares!

Là seulement on comprend comment les Berbers de l'antiquité et du moyen-âge avaient pu s'installer dans les stries du Chechar; on y conçoit aussi quelle dut être la puissance des Beni-Barbar, au lendemain de leur victoire sur les Aït Rejemis, car leur Guelâa est certainement la plus forte de toute la contrée. Leurs souvenirs sont tellement confus qu'il est impossible de savoir à quel moment ils furent le plus puissants, ni quelles péripéties ils subirent. Ils ont dominé certainement dans les vallées de l'Oued Ferroudj, de l'Oued Djellal et de l'Oued el Arab, c'est-à-dire dans le centre et l'ouest du Djebel Chechar. La preuve en est que l'Oued Ferrouj leur a été enlevé récemment, que l'Oued Djellal venait d'être abandonné par eux quand les Oulad Amran l'occupèrent, enfin que les Beni Melloul, grands ennemis des Achèches et possesseurs de quelques *Tirezza* de l'Oued el Arab, déclarent eux-mêmes avoir été vassaux des Beni-Barbar. Leur domination ancienne dans l'Oued Bedjer est plus contestable. Les Nememcha, les Chabbia, les Oulad Khiar paraissent avoir exploité régulièrement cette vallée bien avant que les gens de Tizigrarine y descendissent. L'Oued Bedjer n'appartint réellement aux Beni-Barbar qu'après le départ des Oulad Khiar. Jusque-là il est probable qu'ils avaient dépendu des dominateurs de l'Oued, tandis qu'ils exerçaient dans l'ouest une sorte de suprématie. Tizigrarine manque d'eau, comme nous l'avons dit, et les habitants de ce rocher meurent de soif s'ils ne peuvent puiser à la rivière. Ils se hâtèrent de bâtir ou de reconstruire dans l'Oued Bedjer les villages de Zawia, d'El-Amra, des Ouedoura et de Ciar.

Zawia s'est élevée sur l'emplacement de Badove. On y trouve une trentaine de masures occupées par des Chabbia autour d'une koubba. Le contraste est pénible entre ces masures misérables et la forêt d'oliviers qui les enveloppe, souvenir vivant de l'ancienne civilisation. Il est possible que les Chabbia aient eu la

plus grande part dans la construction de ce village. Cependant la forêt ne leur appartient pas.

Ce sont des Lammeth (*Aït Temelat, Braham, Boukra, Feur-chau*) qui ont bâti El-Amra. Ce village, situé directement au-dessous de Tizigrarine, sur la rive droite de l'Oued, est le plus considérable de l'Oued Bedjer. Il couvre une légère éminence, et les maisons en sont reliées par un mur extérieur. Toutes bâties en petites pierres comme celles des anciens villages, elles sont de deux sortes : la *Tazekka*, demeure absolument privée, petite et misérable, et le *Haouch*, agglomération de divers bâtiments compris dans une enceinte. Les murs des Haouch et des Tazekka ainsi que les lignes brisées des ruelles produisent à l'intérieur du village une confusion qui peut servir en cas de défense. Les cultures s'étendent en-dessous, le long et dans le lit de l'Oued. Les champs (*tobba*) et les jardins (*ourtho*) sont des terrasses soutenues par de petits murs (*cathert*). On y cultive l'orge (*timezin*), le blé (*ièrdin*), le figuier (*timetcheit*), le pêcher (*khoukh*), l'abricotier (*aberkouk*), l'olivier (*azemmôr*). Quelques palmiers apparaissent plus nombreux qu'à Zawia. Des plantes sauvages se mêlent à l'herbe épaisse sur le bord des saguias et tapissent le flanc des roches voisines.

Ouendoura (*Taouendourt*) est le village principal des Aït Allal (*Roujemit* ou *Rejemis, Aïoun, Sebaha, Ahmed, Bessan*). Il est beaucoup plus petit qu'El-Amra, mais bâti, lui aussi, sur une éminence et sur le même modèle. Les palmiers y sont déjà beaucoup plus nombreux, malgré la faible distance qui sépare ces deux points. L'influence saharienne se fait rapidement sentir.

Ciar, qui fut peut-être habité autrefois par des Souïas, est un oasis véritable. Le cours de l'Oued, entre ce point extrême et Ouendoura, est inculte et d'autant plus désolé qu'on descend vers le sud. Le fond en est rempli de lauriers-roses et de tamarix. Les montagnes deviennent absolument nues, et, comme pour compléter le caractère biblique du paysage, on rencontre chemin faisant des traditions pharaoniques. La légende des Beni Barbar veut que Pharaon ait campé à une heure au nord de Ciar, sur la rive gauche de l'Oued. On vous montre encore les trois grandes

pierres fort espacées sur lesquelles ses serviteurs ont préparé son repas, et le lieu se nomme *Menaceb Farooun*. En approchant de Ciar, on traverse l'Oued de gauche à droite, on suit entre les rochers et les lauriers-roses une forte *sagua* pleine d'eau courante, et tout-à-coup on voit une masse de palmiers qui s'étend au pied du Djebel Medeloua. Une vingtaine de masures ruinées précèdent l'oasis ; elles témoignent de l'ancienne prospérité de Ciar. En considérant les palmiers qui ont repoussé par rejetons sur leurs souches, on pense bientôt que l'oasis a été ravagée et demeure depuis longtemps sans maître. En effet, en 1829, les Maafa, dans une course rapide, sont venus de Taberdega jusque-là ; ils ont coupé les palmiers et dispersé les habitants. Ce séjour ravissant est aujourd'hui fiévreux.

Cette incursion des Maafa suffit à nous expliquer pourquoi les Beni-Barbar n'ont jamais abandonné leur rocher de Tizigrarine. Ils sont descendus dans l'Oued à leurs risques, comme dans une colonie. Les Nememcha, surtout les Oulad Rechèche, ne manquaient pas de joindre leurs efforts à ceux des Maafa, lorsqu'ils passaient, deux fois l'an, près de l'Oued Bedjer. Aussi les Beni-Barbar, souvent réduits à l'extrémité, ont-ils cherché des alliés en dehors de la confédération que nous avons décrite. Au siècle dernier, ils étaient amis des Turcs et comptés comme tribu maghzen. Ils s'étaient également liés au chef des Hamencha, Brahim bou Aziz, qui habitait Gouba et combattait les Nememcha sans relâche, de concert avec les Oulad Khiair.

Le dix-huitième siècle serait peut-être l'époque du plus grand développement des Beni-Barbar. Bien que leur frêle domination ait toujours été compromise, ils occupaient alors l'Oued Bedjer, l'Oued Ferrouj, étaient tantôt amis, tantôt ennemis des Oulad Amran de l'Oued Djellal, mais pouvaient compter sur les Beni Meltoul dans l'Oued el Arab. Un événement de la plus haute importance vint bientôt les affaiblir.

Soit que, suivant leur dire, ils aient souffert d'une sécheresse extraordinaire, soit que les Maafa les aient trop inquiétés, soit enfin que des querelles intestines les aient divisés, un bon nombre d'entre eux émigrèrent. La date de ce mouvement est incertaine ; cependant ils déclarent que toutes leurs fractions

sans exception ont habité le rocher de Tizigrarine ; la division n'a pu se produire qu'au moment où ils se sont répandus le long de l'Oued Bedjer.

Cette émigration ne fut pas seulement individuelle : des fractions entières quittèrent le Djebel Chechar. Les Oulad Inoublen, les Beni-Oussaït, les Zouarra, se dirigèrent vers le nord, accrus de quelques tentes des Oulad Boukra, des Oulad Braham, des Temalla, des Ferachna et des Alalla. La plupart s'arrêtèrent chez leurs alliés les Harakta, qui d'ailleurs accueillèrent tous les étrangers, et se fixèrent dans le Djebel Tafreut, du côté de la Sbikhra. Ils y résident encore. Ce sont presque tous les Oulad Inoublen et les Beni Oussaït des Oulad Boukra, des Alalla, des Temalla et des Oulad Braham. Le Tafreut, posé comme en travers des passes qui conduisent de la plaine de Baraï et d'Aïn Beïda vers l'Aurès et l'Oued el Arab, était alternativement envahi par les Amamra et les Harakta, au moment où les Beni-Barbar y vinrent. Il était difficile de s'y maintenir, et c'est peut-être à cause des dangers de la situation que les Harakta laissèrent leurs alliés y dresser leurs tentes. Les nouveaux venus furent en effet le boulevard des Harakta du côté de la Sbikhra pendant le dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième. La fortune les a récompensés en laissant entre leurs mains la portion du Tafreut la plus riche en eaux et en pâturages, pays recherché de toute antiquité, couvert de tombeaux mégalithiques et de ruines romaines converties en redoutes byzantines (*Bel Kitan Tahtani et Faugiani, Mogrinat, Etankouden, Bou Tebina, Imetterchou*). On compte dans le Tafreut 360 tentes des Beni-Barbar.

J'ai remarqué dans ce groupe plus de blonds que dans le Djebel Chechar ; mais je n'oserais affirmer que les blonds soient en majorité chez les *Inoublen*. La seule particularité intéressante à noter chez ces derniers est qu'ils pratiquent presque tous l'art de la médecine, souvent avec succès. D'ailleurs les Beni Oussaït comptent aussi des médecins recommandables. Je puis fournir à ce sujet des renseignements curieux que m'ont communiqués les indigènes.

Les Beni-Barbar du Tafreut, comme tous les Zenata et en

général tous les montagnards de l'Aurès et de l'Ahmar Khaddou, ignorent l'art de guérir la fièvre, les affections pulmonaires, la dysenterie et autres maladies intérieures. Ils se contentent, dans le cas de fièvre, par exemple, des pratiques les plus grossières : un écrivain trace des caractères cabalistiques sur des pelures d'oignon, et le malade en jette une tous les jours en prononçant certaines paroles. Dans le cas d'épuisement, regardé comme une possession du mauvais esprit, on promène sur la tête du malade une poule noire, et il guérit, si la poule meurt dans des convulsions. Il n'en est pas de même pour les coups et blessures et principalement les fractures des os. Les Beni-Barbar connaissent l'art de réunir et d'assujettir par des éclisses les os d'une jambe ou d'un bras brisé. Ils pratiquent cette opération avec tant de sûreté que nos médecins s'en étonnent. Le cheikh des Beni-Oussaït racontait devant moi qu'ayant eu un bras cassé par une balle, il s'était refusé à l'amputation dans un hôpital français, et avait été guéri très-promptement par un de ses compatriotes. Nous sommes encore plus surpris de l'adresse avec laquelle ils opèrent la trépanation du crâne. Au temps d'Ahmed Bey, Ahmed ben Belgassem, chirurgien, était particulièrement renommé dans le Tafreut, et les Turcs avaient souvent recours à lui. Le Bey l'avait exempté d'impôt, comme un marabout, et lui avait fait présent d'un instrument de chirurgie enveloppé dans une gaine d'argent. Cet instrument, conservé dans une boîte, et que j'ai vu entre les mains du petit-fils d'Ahmed ben Belgassem, est précisément la tréfine qui sert à la trépanation. Il consiste en une tige d'acier longue de 10 centimètres environ, taillée en pointe aiguë, et solidement enmanchée dans une petite poignée en bois. Le médecin commence par inciser la peau en croix ; il la relève et juge à la coloration de l'os si le feuillet supérieur du crâne est seul brisé, ou s'ils le sont tous deux. Cela fait, il applique la pointe de son instrument à une certaine distance de la fracture et *vrille* (بیرم) jusqu'à ce que l'acier pénètre à la profondeur voulue. Cette opération extrêmement dangereuse est répétée tout autour de la fracture. On remplit ensuite les trous ainsi pratiqués de beurre et de quelques herbes pilées. Quinze jours après, l'os se détache comme de lui-même, et une peau

nouvelle s'étend en-dessus de la cervelle qu'elle protège suffisamment. Il est très-fréquent de voir des hommes trépanés, et les indigènes ne s'effraient pas d'un coup violent sur le crâne. Aussi, dans les coutumes, « *casser la tête* » ne coûte guère plus que briser les dents.

Le reste de l'émigration des Beni-Barbar poussa plus loin que le Tafreut des Harakta; tous les Zouarra, quelques Inoublien des Ferachna, des Oulad Ahmed, des Oulad Braham et des Beni-Oussaït allèrent jusqu'à Madaure, et s'établirent dans une longue plaine qui s'étend au nord de cette vieille ville romaine, entre le chemin de Thagaste et celui de Thuburs. Là, ils étaient voisins de leurs frères, les Oulad Khïar, et de leurs alliés, les Hamencha. Ils vécurent dans des conditions analogues à celles des Barbar du Tafreut; leur nouvelle patrie était pluvieuse, l'hiver, boisée, et les moissons y abondaient; mais il fallut qu'ils prissent part à toutes les querelles qui divisaient les Maatha, les Hamencha, les Harakta, les Sedrata, et ils furent toujours en trop petit nombre pour exercer une action indépendante.

Ces trois groupes inégaux, Beni-Barbar du Chechar, du Tafreut et de Madaure, communiquent sans cesse. J'ai complété sans difficulté dans le Chechar des renseignements pris à Madaure; quelques indigènes sont propriétaires à la fois dans le Tafreut et à Tizigrarine.

E. MASQUERAY.

(A suivre.)

